

# BULLETIN AUGUSTE-COMTE

(MENSUEL)

## COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME  
DIRECTEURAlfred DUBUISSON  
ADMINISTRATEURJulien PEYROULX  
SECRÉTAIRE

## SOMMAIRE :

	Pages.
<b>Le Positivisme actuel</b> : Précisions .....	353
<b>Auguste Comte</b> : Sur un projet poétique d'A. Comte.....	359
<b>Histoire du positivisme</b> : La persévérance de Littré et de Comte. — Le D <sup>r</sup> J.-A. Cree et le sens de l'apostolat positiviste.....	362
<b>Diffusion, infiltration du positivisme</b> : Émile Boutroux et la religion de l'humanité. — « L'immense service » du positivisme. — Devant le monument d'Auguste Comte. — Université, unité, union. — Pour la réforme du calendrier.....	364
<b>Controverses et disputes</b> : Psychisme excessif.....	375
<b>Bibliographie</b> : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	377
<b>Les Livres qui font penser</b> : <i>La philosophie officielle et la philosophie</i> , par JULES DE GAULTIER; <i>L'idéologie démocratique et la politique positive</i> , par P. GRIMANELLI, etc .....	379

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V<sup>e</sup>)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

---

## A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

---

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

---

## BULLETIN AUGUSTE-COMTE

---

Notre Bulletin ne paraissant que tous les deux mois pendant les vacances, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n<sup>os</sup> se composant d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS .....	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

## LE POSITIVISME ACTUEL

---

### PRÉCISIONS.

Pour ce dernier mois, même bulletin de santé. Aucun symptôme de guérison. Des parlotes encore : Semaine de la monnaie, Conférence de la Haye, etc... Les médecins soignent la maladie. L'anarchie continue. Les menaces s'accumulent. L'abêtissement général s'approfondit.

Comme il n'y a plus aucune police spirituelle pour réprimer les attentats à la saine raison, comme les simples réactions du bon sens sont de plus en plus rares et timides, une gazette hebdomadaire assez répandue a pu étaler sur sa couverture, en gros caractères, dans un de ses derniers n<sup>os</sup>, cette ineptie inimaginable :

« Tant que les ouvriers qui travaillent de leurs mains ne s'uniront pas aux ouvriers qui travaillent de leur cerveau, pour fonder la Société des nations, cette Société des nations sera une œuvre factice à laquelle manquera le souffle vivifiant de la foi populaire. »

Et l'auteur n'est point, comme on pourrait croire, un littérateur dada ou un folliculaire de bas étage ; mais l'éminent M. A. Aulard, historien officiel de la Révolution et professeur en Sorbonne. Si « les ouvriers qui travaillent de leur cerveau sont de cette espèce », évidemment « le souffle vivifiant de la foi populaire » ne sera jamais assez puissant pour soulever une telle masse de stupidité.

Pour conduire les hommes à la boucherie, le pacifisme oratoire commence par les abrutir.

Tâche facile, d'ailleurs, et combien profitable et glorieuse ! Qui s'y emploie est assuré du succès. Aussi les pacifistes ont-ils beaucoup de collaborateurs. Même parmi les bellicistes, s'il en est.

Le délire s'est propagé rapidement. L'instinct de conservation, les faits, la plus cruelle expérience ne peuvent l'apaiser ni le contenir. Serait-ce le sinistre prélude du suicide cos-

mique auquel rêvèrent quelques confus métaphysiciens allemands ? C'est, à tout le moins, l'abdication de l'esprit.

F. Nietzsche serait satisfait. La table des valeurs morales est subvertie. Comme la monnaie n'a plus de mesure, les mots n'ont plus de sens. Et les principes, les idées ne sont plus que des mots. Dans ces conditions, comment enseigner, — et quoi ?

Que peuvent dire, par exemple, les positivistes qui veulent la pacification universelle, l'unité humaine, le perfectionnement indéfini, quand le pacifisme signifie l'entretuerie générale, l'humanitarisme la cruauté la plus atroce, et le progrès la pire sauvagerie ?

Et que faire en face des forces matérielles en explosion ?

Comment faire accepter à tous les Aulard de l'intellectualisme le devoir impérieux, pressant, de se rallier à la seule synthèse reconstructive ?

« Le souffle vivifiant de la foi populaire » n'est que du vent, — un mythe stérile, sinon destructeur. C'est la lucrative démagogie qui l'alimente.

Au poison du sentiment et de l'intelligence que distille et déverse torrentiellement une presse multiforme innombrable, nous ne pouvons opposer qu'une dose infinitésimale d'antidote positif.

Les quelques sages qui tiennent encore, disséminés dans le monde, se résignent à n'être que des observateurs du grand chaos et les gardiens des principes de toute civilisation.

Certes, la religion positive a complété congrûment leur constitution mentale : leurs prévisions se vérifient avec exactitude. Mais ils sont inconnus : ils ne disposent d'aucun pouvoir, d'aucune tribune, d'aucune publicité. Ils ne sauraient attirer l'attention d'un public frivole, qui veut s'amuser, jouir, manier de l'argent, et non être averti. Aussi ceux qui se trompent si souvent peuvent-ils clamer avec effronterie qu'ils ont toujours raison. Leurs funestes erreurs d'hier sont oubliées aujourd'hui, celles d'aujourd'hui le seront demain.

Quand le puffisme éhonté devient le maître de l'heure, le relativisme conciliant paraît de la faiblesse, le désintéressement de la nigauderie, la clairvoyance de l'acrimonie.

A. Comte a noté que, dans l'anarchie, les plus virulents ferments de décomposition sont, précisément, les bonnes

volontés que leur débilité cérébrale égare, ou simplement ignorantes, indisciplinées. Allant spontanément à ceux qui les flagornent, les suggestionnent et les dupent, elles vont d'instinct dans le mauvais sens. Elles ont un mystérieux génie pour appliquer le plus noble sentiment à l'action la plus vile, et pour tirer de l'idée la plus positive les conséquences les plus absurdes. Ainsi, par exemple, les pacifistes dont joue habilement le militarisme boche; ainsi les socialistes que manœuvre à peu de frais la ploutocratie cosmopolite; ainsi les conservateurs gribouille qui surenchérisent sur la démagogie pour la combattre; ainsi, enfin, les braves gens qui, s'imaginant positivistes, n'ont pas les facultés de cœur et d'esprit à la mesure de leurs prétentions.

Sans doute, cela témoigne assez de l'aptitude du positivisme à l'universalité. Quand il sera triomphant, il ralliera même les types les plus arriérés de l'humanité. Mais actuellement, dans la période militante, qui sera longue, il lui faut des chefs au cerveau lucide et des apôtres au cœur intrépide, une élite.

Le moindre mal que fait le zèle intempestif de ces fâcheux coreligionnaires, c'est — comme la mauvaise monnaie chasse la bonne — d'écarter de nous la jeunesse instruite, intelligente, enthousiaste.

Si le positivisme systématique a fait si peu de progrès depuis la mort de notre maître, ce retard est imputable à ceux qui, se prétendant ses disciples, ne pouvaient comprendre vraiment la pensée de Comte dans son ensemble. Comme des perroquets, ils n'ont retenu que des sons. S'ils répètent des formules, ils ne s'aperçoivent point que les termes se sont modifiés depuis. S'ils reprennent certaines solutions indiquées par Comte, ce ne sont pas celles qui sont capitales et définitives; mais celles qui n'ont été proposées qu'à titre d'exemples, pour illustrer un aperçu, et qui ne se rapportent plus aux conjonctures présentes. Et encore choisissent-ils celles qui, détachées du contexte, transposées en un autre moment historique, grossies, rabâchées avec un niais entêtement, paraissent bizarres, insensées et répulsives. Les imbéciles, surtout lorsqu'une certaine instruction a surchauffé leur sottise, ont horreur du sens commun.

Il semble donc vain d'essayer de mieux faire entendre la

doctrine positiviste à ces confrères inférieurs. De même, la sincérité, la bonté vraie sont sans action sur leurs sentiments, car ils ne sont sensibles qu'aux satisfactions de la plus grossière vanité. Aussi les coquins seuls peuvent avoir prise sur eux.

Nous n'exagérons pas, et en voici la preuve.

A l'instigation de gens dont nous savons qu'ils ont de bons motifs résonnants pour les exciter ainsi, n'en sont-ils pas venus à proclamer que c'est la France, impérialiste et militariste, qui a voulu la guerre, qui est la seule empêchuse de bochiser et de bolcheviser en rond et en carré, et qu'il lui faut, en manière de pénitence, renverser la colonne Vendôme. Bientôt, on leur fera accroire et proclamer que c'est la patrie d'Auguste Comte qui a envahi, pillé, incendié et dévasté la malheureuse Allemagne.

Leur ferons-nous remarquer : 1° que si l'Allemagne, dont la principale industrie fut toujours la guerre, n'a pas, précisément, l'innocente colonne Vendôme à jeter bas, elle ne songe nullement à fermer ses usines Krupp qui, au contraire, viennent de sextupler leur activité ; 2° que ses nationalistes assassinent mieux Erzberger et Rathenau que les nôtres ne pérorent ; 3° que le montant des dépenses militaires des principaux États, pour 1922, est, en millions de francs or : France 1.823, Japon 1.900, Grande-Bretagne 4.300, États-Unis 6.100 ?

A quoi bon ? Jamais les faits, les chiffres et le plus serré raisonnement n'ont fait céder la Bêtise.

Aussi parions-nous un wagon de roubles communistes contre un milligramme de la cervelle de M. Aulard que les redoutables préparateurs d'abattoir humain que sont nos bons intentionnistes persisteront, avec l'implacable assurance de la plus sinistre idiotie, à nous remontrer que la France doit suivre les conseils désintéressés des puissances mercantiles, c'est-à-dire payer ses dettes, renoncer à ses créances et désarmer.

Puisque la démence mondiale, qui s'est emparée même de ceux que le positivisme eût dû immuniser, s'avère incurable, il n'y a plus qu'à nous confiner dans l'attitude expectante d'entretenir du feu sacré.

Maintenir la haute et claire intelligence de la doctrine régénératrice, préserver, durant l'affreuse tourmente, l'intégrité de notre jugement, soutenir l'espérance du cœur, veiller en attendant une nouvelle génération.

Quand se produiront les événements et les catastrophes prévus et annoncés, rappeler qu'on eût pu les éviter ou les atténuer en suivant les grandes directions indiquées par Auguste Comte.

Soit :

La prospérité générale ne saurait résulter des combinaisons financières illusionnistes qui déplacent ou modifient la valeur des choses en paralysant leur production et arrêtant leur circulation ; mais de l'ordre temporel qui, au contraire, stimule la production, accélère la circulation, rétablit la confiance et protège les honnêtes citoyens contre les entreprises de la flibuste d'affaires.

La paix universelle ne peut s'établir par les disputes oratoires, les combinaisons d'intérêts antagoniques, les entités métaphysiques qui divisent ; mais par l'ordre spirituel qui, en unifiant les esprits, institue le pouvoir modérateur des instincts personnels, régulateur des forces matérielles, éducateur des volontés.

Enfin, le bonheur même ne se trouve point dans l'âpre et décevante recherche de la domination, de l'ostentation, des vulgaires plaisirs des sens, mais dans la sympathie toujours plus profonde et plus élargie que l'ordre moral développe par l'union en organisant le dévouement de chacun envers tous, en formant et élevant les âmes.

Les conditions de ces trois ordres, indivisibles parce que la nature humaine elle-même est indivisible, sont précisés par Auguste Comte dans les quatre volumes du *Système de politique positive*.

Il n'y a qu'à s'en instruire. Il n'y a qu'à les enseigner. Notre tâche est d'en former les opinions, et non d'allumer et d'agiter les désirs, fussent-ils merveilleux. Toutes les questions qui divisent, parce qu'elles sont moins éclaircies, doivent être réservées. Nous ne cesserons ici d'adjurer les positivistes sincères et intelligents de renoncer aux agitations divergentes et de s'unir pour coopérer efficacement au rétablissement de l'ordre essentiel. L'indiscipline comme l'inertie, à l'heure pré-

sente, n'est rien moins qu'une trahison à l'égard de l'humanité.

La civilisation, c'est-à-dire l'avenir humain, est menacée. L'existence sociale est en péril. Or le mouvement doit se subordonner à l'existence, et le progrès à l'ordre.

Georges DEHERME.

---

Là même où nous pouvons le plus, l'initiative ne nous appartient jamais, et nos efforts ne deviennent efficaces qu'en s'adaptant à cette nécessité inflexible, qu'il faut d'abord connaître pour la respecter toujours. S'il nous était donné de construire librement l'ordre total, nous deviendrions aussitôt incapables d'aucune vraie discipline personnelle ou sociale.

*Auguste Comte*

## AUGUSTE COMTE

---

### SUR UN PROJET POÉTIQUE D'AUGUSTE COMTE.

Dans un article de M. Gaston Moreilhon, intitulé « Lamartine, poète social », et publié par la *Revue de l'Époque* de janvier dernier, nous avons lu les lignes suivantes :

« Gardons-nous d'oublier que le grand philosophe Auguste Comte, mais prosateur français des plus médiocres (?), a rêvé d'écrire un long poème sur le système du monde, qu'il y travailla même quelque temps et qu'il l'abandonna sur le métier, lorsque ses amis, auxquels il en avait lu le prologue, lui eurent démontré que les deux premiers alexandrins étaient faux, parce que terminés en rimes en « ion » comptés seulement pour une seule syllabe (la diérèse était rigoureuse en ces jours lointains). Et les anthologies de 1880 donnaient encore en note ces deux vers, d'ailleurs pompeusement difficiles et plats. »

Ces lignes, publiées sans indication bibliographique, nous avaient causé quelque étonnement.

M. Gaston Moreilhon les avait écrites de mémoire : nous aidant des quelques indications qu'il a bien voulu nous donner, nous avons retrouvé non pas les anthologies, mais l'anthologie à laquelle il fait allusion et dont les dires étaient restés vaguement, très vaguement dans son souvenir.

Dans un ouvrage intitulé *La littérature française* (Lectures choisies), par le lieutenant-colonel Staaff, 5<sup>e</sup> édition, 1873, tome III, p. 320, il est dit en note :

« Le chef actuel de l'école positiviste (M. Littré) s'est exercé aussi dans la poésie. Il avait été précédé dans cette voie par Auguste Comte lui-même, qui méditait un poème en 24 chants sur la philosophie positive, poème dont il parlait assez souvent dans ses dîners du premier lundi de chaque mois. Heureusement il s'en tint à la menace ! Un seul vers fut composé par lui :

« Agir par affection et penser pour agir.

« Le philosophe s'arrêta là, quand on lui eut fait observer que cet alexandrin avait treize pieds (?)

« M. Littré, qui observe plus scrupuleusement les lois de la prosodie, a écrit une pièce intitulée : *La Terre*. »

On voit ce qui reste déjà des allégations de M. Gaston Moreilhon.

Ce n'est pas un poème sur le système du monde que méditait Auguste Comte, c'est un poème sur la philosophie positive; il n'en avait pas écrit un prologue tout entier, mais un seul vers; enfin ce vers unique ne se terminait pas en « ion ».

Et maintenant, cette note du colonel Staaff elle-même est-elle exacte et correspond-elle bien à la réalité?

D'abord au tome I du *Système de politique positive*, p. 688, nous trouvons le passage suivant, avec l'alexandrin incorrect cité plus haut :

« L'harmonie fondamentale de l'âme, tant humaine qu'animale, se trouve toujours caractérisée exactement dans le vers systématique qui borde ici mon tableau final :

« Agir par affection et penser pour agir. »

Puis au tome IV du même ouvrage, p. 482, nous lisons :

« L'Italie doit spécialement perfectionner la transition organique en fournissant un complément esthétique au culte concret de l'Humanité. Cette participation résultera d'une épopée sans exemple, qui caractérisera l'issue de la Révolution occidentale...

« Après un suffisant essor du culte historique, on sentira, surtout en Italie, le besoin de résumer esthétiquement l'ensemble du passé. Cette prévision me détermine à caractériser ici le poème correspondant qu'il ne m'appartient pas d'élaborer, mais sur lequel j'ai déjà tenté d'attirer l'attention publique... Une telle composition me semble devoir émaner, vers le milieu de la transition organique, de l'un des Italiens dont le génie esthétique aura convenablement subi l'initiation encyclopédique au sein de l'école positive. Idéalisant la philosophie de l'histoire, le poème de l'Humanité caractérisera successivement toutes les phases de la vie préparatoire, prolongée jusqu'à l'avènement de l'état final... »

De la suite du passage, il résulte que ce poème doit avoir treize chants et qu'il doit être essentiellement dynamique.

« Enfin le treizième chant idéalise l'existence normale, à la fois affective, contemplative et pratique, tant collective qu'individuelle. Mais cette conclusion ne doit pas être plus développée, pour ne pas altérer l'épopée, essentiellement dynamique, propre à la transi-

tion, en réservant à l'avenir le poème statique qu'il peut seul susciter. »

Puis, dans l'invocation finale à Clotilde, qui termine le *Système de politique positive* (t. IV, p. 555), on lit les lignes suivantes :

« ... Le sentiment, qui seul consacre tout, m'autorisera peut-être à terminer ma seconde vie objective en osant ébaucher la troisième (la troisième publication qu'exige la principale élaboration de cette seconde vie), dont l'essor m'est interdit d'après l'ensemble des fatalités réelles, quoique j'en sente le vrai caractère. Après avoir normalement passé de ma fondation philosophique à ma construction religieuse, il faudrait exceptionnellement compléter celle-ci par la création poétique qui pourra seule lui procurer un ascendant universel. Incompatible avec l'ordre corporel, une telle plénitude est assez conforme à l'ordre cérébral pour que j'aie pu concevoir et proposer l'éminente composition que je ne saurais exécuter (allusion au passage précédent). En renonçant à toute vaine tentative, j'espère cependant pouvoir compléter notre volume par une ébauche en treize chants sur la seconde vie qu'il explique en moi d'après toi. »

En combinant les passages cités, on arrive à ces conclusions :

1° Il ne s'agit pas d'un poème sur « le système du monde », comme le dit M. Moreilhon, ni d'un poème sur « la philosophie positive », comme l'écrivait le colonel Staaff; mais, pour compléter la construction religieuse, d'un poème sur l'Humanité.

2° Il ne devait pas être composé de vingt-quatre chants, mais de treize.

3° Il ne devait pas être écrit par Auguste Comte, mais par un poète italien et dans la langue italienne.

4° De ce poème, Comte n'a jamais écrit un seul vers : il l'a seulement conçu et proposé en projetant d'en tracer une simple ébauche plus tard, ce que sa mort prématurée l'a empêché de faire.

J. P.

---

## HISTOIRE DU POSITIVISME

---

### LA PERSÉVÉRANCE DE LITTRÉ ET DE COMTE.

Le 4 juillet 1872, E. Littré remettait à l'imprimeur la copie de la dernière feuille de son *Grand dictionnaire de la langue française*. Commencé en 1846, cet ouvrage comporta 415.636 feuillets de son écriture. Nous lisons aux « commémorations » du *Calendrier de l'Union pour la vérité* qui donne ces chiffres :

« C'est le plus bel exemple, constaté et chiffrable, de la persévérance dont un homme libre est capable, et aussi ce que peut accomplir cette vertu de persévérance dans un homme fragile. »

M. Paul Desjardins oublie Comte. La persévérance de Littré, pour un labeur d'érudition, a duré 36 ans; celle de Comte, pour un travail de pensée, de création, a duré de 1818 à 1857, et n'a été interrompu que par une mort prématurée.

Mais, quels que soient les griefs que les positivistes aient contre Littré, c'est un grand honneur dont nous ne voulons pas le frustrer que d'être sur ce point le second de Comte.

Le *Grand dictionnaire* est l'œuvre la plus utile à la langue française qui ait été conçue et exécutée.

Enfin, Littré parut...

On a dit qu'Anatole France a sauvé la langue française. C'est bien plus vrai de Littré.

C'est pourquoi il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup travaillé, avec un admirable désintéressement.

### LE D<sup>r</sup> J.-A. CREE ET LE SENS DE L'APOSTOLAT POSITIVISTE.

Nous relevons dans la revue des jeunes protestants, *le Semeur*, ces lignes extraites d'un intéressant article, non signé, sur « le sens de l'apostolat chrétien » :

« J'ai connu naguère un étudiant étranger qui était venu à Paris

pour convertir les intellectuels au positivisme. Quel que fût son interlocuteur, avec un doux entêtement, il ramenait la conversation sur Auguste Comte; et dès lors, il ne vous lâchait plus. Certains disaient bien : « C'est un raseur ». Il n'en a pas moins réussi à convertir tout un groupe d'adeptes, et d'abord sa propre fiancée.

« Si aride que fût le dogme qu'il prêchait, je m'incline avec respect devant son souvenir : c'était un apôtre. Il trouvait dans son enthousiasme pour Comte le secret d'une charité qui était assez intense pour braver le sentiment du ridicule. Les apôtres font sourire quelquefois, mais leurs interlocuteurs leur sont reconnaissants de les aimer assez pour les faire sourire. »

Nous croyons bien reconnaître ici notre cher et regretté ami le D<sup>r</sup> J.-A. Cree. Touché par son ardente foi, nous l'avions mis en rapports avec des groupements ouvriers, nous avions mis à sa disposition une des salles de l'Université populaire, et ses causeries étaient suivies par des ouvriers et employés qui, nous en sommes sûr, ne l'ont pas oublié. Malgré son accent anglais prononcé, sa formation d'esprit étrangère, son mysticisme quelque peu puéril, il n'avait rien de ridicule pour le public populaire à qui il s'adressait. Ce n'était pas un « raseur ». Car il était simple lui-même, il savait s'oublier. Il ne parlait point pour étaler sa science ou son éloquence, mais pour faire partager les convictions qui l'animaient. C'est là le véritable apôtre, et qui n'est jamais ridicule. Les autres, ceux qui se regardent jouer un rôle ou s'écoutent phraser, ne sont que les cabotins de l'apostolat, et ils sont vraiment grotesques et « raseurs ».

Il eût mieux valu, sans doute, que le D<sup>r</sup> Cree possédât mieux la langue française et s'en tint d'abord à l'ensemble de bon sens qu'est la philosophie positive; mais son action n'en a pas moins été utile. Sa modestie, son ardeur ont porté des fruits. Tout vaut mieux que la tépidité, la prudence des pisse-froid, la veulerie diplomatique. Ceux qui fondent quelque chose ne sont pas ceux qui ne pensent qu'à s'abriter.

## DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

---

### ÉMILE BOUTROUX ET LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

Dans l'étude sur Auguste Comte, qui forme le premier chapitre de son dernier ouvrage, *Science et religion*, Émile Boutroux a indiqué à grands traits, mais avec une lucide sympathie, la doctrine positiviste de la religion de l'humanité. Nous reproduisons ces pages qui valent d'être lues et méditées :

« La philosophie, dans son travail de synthèse, a mis en œuvre les données que lui fournissent les sciences, elle ne s'est pas demandé quelles étaient les conditions de ces données elles-mêmes. Elle a trouvé dans la sociologie le principe d'une systématisation des sciences, propre à réaliser parmi les hommes l'unité intellectuelle. Elle n'avait pas à rechercher, pour l'œuvre qu'elle avait en vue, d'où vient que la société existe, quelle est la nature de son ressort et de son principe. Cette recherche, pourtant, s'impose à l'homme qui veut, effectivement, et non pas seulement théoriquement, régénérer la société. Les sciences fournissent les matériaux, la philosophie ordonne ces matériaux. Mais tout ce travail demeure abstrait et conditionnel. Qui nous répond que la société, telle que la science la suppose, existera et se conservera ?

« L'histoire nous montre des sociétés réalisées. Qui les a produites ? Est-ce la science, est-ce la philosophie ? L'observation nous montre que c'est la religion. C'est à l'action persistante de la religion que la sociologie doit son objet et sa raison d'être. Cet objet subsistera-t-il si la religion disparaît ? La cause ôtée, l'effet restera-t-il debout ?

« Considérons la nature humaine. L'intelligence y est impuissante à créer ou à conserver le lien social. Les plus savantes combinaisons intellectuelles ne peuvent qu'organiser l'égoïsme et l'isolement. D'une manière générale, l'intelligence ne fait qu'ordonner, systématiser : elle n'engendre pas. Ce qui crée, c'est le cœur. Le cœur est nécessairement à l'origine de cette création suprême qu'est l'organisme social.

« Et le cœur ne saurait se confondre avec l'instinct, avec la nature, avec le fait pur et simple. Car c'est un trait de la nature

humaine telle qu'elle nous est immédiatement donnée, que les instincts les moins élevés et les plus égoïstes y dominent les penchants, plus nobles, de sympathie et d'altruisme. Sans doute ces penchants existent primitivement, ainsi que l'instinct égoïste lui-même ; mais ils n'ont, de cet instinct, ni l'énergie, ni la persévérance. Or ce sont les affections sympathiques qui, seules, peuvent engendrer et maintenir l'état social, en comprimant les poussées divergentes des instincts individuels.

« L'existence des sociétés est donc liée à un état de choses que ni l'instinct ni l'intelligence ne peuvent réaliser. Il s'agit de trouver, pour le penchant sympathique de l'homme, une assistance qui le renforce, et qui lui confère la prépondérance sur l'instinct égoïste. C'est cette assistance que, dans le passé, lui ont procurée les religions. Elles ont fait, à leur manière, l'union des cœurs, condition de l'union des intelligences. De ces antiques institutions le fonds humain doit être recueilli et conservé si les dogmes par lesquels elles se formulaient sont condamnés à disparaître. C'est la religion, régénérée elle-même, qui fournira le premier principe de la régénération des sociétés.

« La méthode à suivre pour opérer cette restauration est de dégager, des éléments négatifs et caducs que contiennent les religions traditionnelles, l'élément positif, humain, indestructible dont elles ont été le véhicule. Ainsi sera consommé le positivisme, dont le point culminant est ainsi la religion positive.

« Tout l'enseignement des religions se résume en deux dogmes : Dieu et l'immortalité. Quel est le contenu positif de ces deux dogmes ?

« L'idée de Dieu, en tant qu'elle traduit le besoin réel de l'homme, c'est l'idée d'un être universel, immense et éternel, avec lequel communiquent les âmes humaines, et qui leur infuse la force de vaincre leurs penchants égoïstes et divergents, pour tendre à s'harmoniser et à se réunir en lui.

« L'idée positive de l'immortalité, c'est l'attribution aux justes, c'est-à-dire à ceux qui, dès cette vie, ont aimé réellement et efficacement Dieu et les autres hommes, d'une part dans la vie éternelle de l'être divin.

« Or, le positivisme n'a pas de peine à trouver un double objet réel et accessible, qui satisfasse à ces conditions. Cet objet n'est pas loin de nous, il est près de nous, il est en nous : il n'est autre que l'humanité.

« L'humanité a été souvent conçue comme une simple notion universelle : c'est alors l'abstraction des scolastiques, forme vide et inerte. On peut encore entendre par l'humanité la collection des

hommes actuellement existants. En ce sens, elle est une réalité ; mais comment dominerait-elle les individus actuels, au point de porter en elle le Dieu et l'immortalité qu'ils réclament ?

« Mais l'humanité, telle qu'elle nous est donnée dans toute son ampleur, est autre chose qu'une abstraction scolastique ou une collection spatiale. L'humanité est une continuité et une solidarité dans le temps. Elle se fait de tout ce que les hommes ont senti, pensé, accompli, de bon, de généreux, d'éternel. Elle est l'être supra-spatial, où se fixent, en s'épurant et en s'organisant, où deviennent vie immortelle et influence tutélaire les efforts incertains et transitoires des individus.

« L'humanité, ainsi comprise, est elle-même le Dieu que demandent les hommes : être réel, immense et éternel, avec qui ils sont en rapport immédiat, en qui ils ont l'être, le mouvement et la vie. Du réservoir de forces morales accumulées en cet être à travers les siècles, s'épanchent dans les cœurs les grandes pensées et les nobles sentiments. L'humanité est le Grand-Être, qui nous soulève au-dessus de nous-même et qui communique à nos penchants sympathiques ce surcroît de forces qu'ils réclament pour pouvoir dominer les penchants égoïstes. En l'humanité, les hommes s'aiment et communient.

« De même, en l'humanité, les individus peuvent jouir, véritablement, de l'immortalité qu'ils désirent. Car elle recueille, conserve et s'incorpore tout ce qui est conforme à son essence, tout ce qui est propre à la rendre plus grande, plus belle, plus puissante. Elle n'est faite que des pensées et des sentiments des hommes réels, et elle se compose beaucoup plus de morts que de vivants. Ces morts vivent dans le souvenir ému, actif et efficace des générations actuelles ; ils agissent, dans la noble émulation qu'ils ne cessent d'exciter chez les vivants, et qui pousse ceux-ci à mériter eux-mêmes de se réunir à leurs grands aînés.

« Il est vrai que ni ce Dieu ne saurait être personnel, ni cette immortalité objective. Le positivisme repousse comme imaginaires ces dogmes des religions dites révélées. Mais en quoi la religion proprement dite est-elle atteinte par là ? Qu'est-ce qu'un Dieu borné, égoïste, transcendant, capricieux, en comparaison de l'humanité, toute à tous, immanente, et, dans sa sublimité, vraiment une avec le plus humble ? Qu'est-ce que la persistance matérielle dans l'espace, au prix de cette survivance dans le temps et dans les consciences, qui, seule, réalise le vœu le plus cher du cœur humain : l'union des âmes dans l'éternité ?

« S'il est une religion qui réponde, d'une façon certaine et définitive, à l'irréductible et indispensable instinct religieux de

la nature humaine, c'est le positivisme, ou religion de l'humanité.

« Cette religion n'est pas une abstraction, c'est une vie : C'est le développement effectif de l'altruisme et de l'amour. Mais la méthode à suivre pour pratiquer effectivement cette religion est d'importance capitale. Les religions d'autrefois, elles aussi, ont eu pour objet l'amour ; pourtant, sous leur forme traditionnelle, elles sont condamnées. C'est que nulle institution n'est viable, qui ne respecte la loi des conditions d'existence. Or, de même que la philosophie, pour être positive et stable, doit être précédée par la science, dont elle reçoit la matière même qu'elle a mission d'organiser, de même la religion, pour être indestructible, doit s'appuyer sur la science et la philosophie. C'est dans le monde réel et rationnel qu'elle doit agir : c'est dans ce monde qu'elle cherchera les conditions de son action.

« Elle procédera, ainsi que la science et la philosophie, du concret à l'abstrait, et non de l'abstrait au concret. Loin donc cette philanthropie banale, qui n'a d'autre mobile que l'idée abstraite et vague de genre humain, vaine entité scolastique, dont nous débarrasser le positivisme. L'humanité, posée *a priori*, ne serait qu'un principe métaphysique, égoïste et révolutionnaire, dont l'application tendrait à détruire les expressions partielles, mais concrètes de l'humanité, que l'âge théologique a eu le mérite de réaliser.

« L'amour ne peut être communiqué par une idée. Il naît de la relation des personnes, et, singulièrement, de la relation de l'homme à la femme. C'est de cette relation qu'il faut partir, si l'on veut que dans l'âme s'éveille et se développe l'amour vivant et efficace, et non pas simplement le concept de l'amour, pauvre abstraction de logicien. Comme la généralisation de l'idée de science s'accomplit en étendant aux sciences à faire, sauf les corrections requises, les caractères des sciences déjà faites ; comme l'organisation philosophique des sciences s'opère en partant de la science immédiatement utile, la sociologie, et en redescendant l'échelle des sciences, considérées comme des moyens par rapport à la fin sociale : ainsi l'amour, naissant, selon la loi de nature, dans la relation des sexes, s'élargira peu à peu et s'universalisera, tout en demeurant réel, si, de son premier objet, il se porte, successivement et méthodiquement, sur les objets, de plus en plus larges et complexes, que lui offre notre univers. Or il y a quatre étapes essentielles par où doit ainsi passer l'amour, pour se réaliser dans toute son ampleur et toute sa puissance ; ce sont : la relation d'individu à individu, la famille, la patrie, l'humanité.

« Lorsque ayant franchi les degrés de l'initiation, nous aimons

ainsi l'humanité d'un amour à la fois très élevé et très réel, alors, et alors seulement, le Grand-Être vit en nous, domine et gouverne notre être. Et sous l'influence irrésistible de cette puissance souveraine, notre nature se transforme, l'altruisme prenant le pas sur l'égoïsme. En passant par Dieu, notre amour pour nos semblables, de théorique devient pratique, de contraint devient spontané. Dieu est le lien des cœurs.

« Comme, lorsqu'il s'agit d'amour, la réalité est tout, et la pure théorie indifférente, on ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à engendrer et développer cette réalité. Or ce n'est pas en vain que les religions traditionnelles mettaient à contribution, dans l'âme humaine, le sentiment et l'imagination. Le sentiment et l'imagination sont les moteurs de l'âme. Ils la font vibrer et vivre, alors que les idées ne font que l'effleurer. Le tort des théologiens fut, en l'absence d'une théorie du réel, de prendre les fictions de l'imagination pour des réalités. Mais l'homme, qui est solidement installé dans le fort inexpugnable de la vraie science et de la vraie philosophie, n'a plus à se défier de l'imagination. Il peut lui restituer un rôle que le métaphysicien inquiet n'osait ouvertement lui attribuer. La fiction n'est plus trompeuse quand on sait que c'est une fiction, et quand on est armé pour la réduire, aussitôt qu'elle tenterait de supplanter la réalité. Et l'homme est ainsi fait que les fictions connues comme fictions n'ont pas moins d'action sur lui que celles qui sont prises pour des vérités. L'imagination ne demande pas le vrai, mais la projection de nous-même dans les choses ; or, une fois ébranlée par des représentations qui lui agréent, elle communique son élan au cœur et à la volonté.

« Le positivisme, donc, après avoir proscrit les dogmes en tant qu'ils se donnaient pour des vérités, ne craindra pas de restaurer le fétichisme imaginatif, comme auxiliaire pratique, subordonné au principe rationnel de la religion. Il le restaurera, comme un moyen, conforme à la nature humaine, de produire cette systématisation concrète et effective des sentiments, sans laquelle la synthèse totale, condition de la régénération des sociétés, demeure une simple idée.

« Le fétichisme que rétablit Comte sera, en réalité, purement poétique. Il consistera à introduire, à titre d'hypothèse, sous les êtres donnés de la nature, des volontés analogues à la nôtre, agissantes et bienfaisantes. L'homme se sent trop isolé dans la nature, si celle-ci n'est que l'expression de lois fatales et aveugles. Pour agir avec ardeur et avec joie, il a besoin de se considérer comme entouré d'amis qui le comprennent et qui le secondent. Il lui est donc utile d'imaginer, sous les forces de la nature, des êtres analo-

gues à lui, sympathisant avec lui. Pour compléter les lois, il faut des volontés.

« C'est pourquoi le culte positiviste ne s'adressera pas seulement à la mémoire des héros de l'humanité. Il aura pour objets essentiels : le Grand-Être ou l'Humanité, le Grand-Fétiche ou la Terre, et le Grand-Milieu ou l'Espace : ces trois hypostases constitueront la Trinité positiviste. Et toute loi naturelle pourra, de même, être légitimement symbolisée par une sorte de divinité païenne, propre à intéresser l'imagination. »

Plus loin, É. Boutroux ajoute :

« Le positivisme de Comte peut être défini la synthèse de la science et de la religion, opérée au moyen du concept d'humanité. Rapportée aux besoins de l'homme, la science conduit à la religion, qui, seule, peut assurer la réalisation des fins dont la science fournit les moyens. D'autre part, trouvant dans l'humanité elle-même le digne objet de son culte, la religion accomplit son œuvre sans sortir du monde réel où se meut la raison. »

É. Boutroux s'est demandé ensuite si cette synthèse satisfait la raison.

Sans doute. Les objections qu'il présente timidement, nous en avons montré la fragilité dans l'article que nous avons consacré à Boutroux (n° 8 de notre *Bulletin*).

Et la principale, qui est que la science s'en « trouve singulièrement gênée », Auguste Comte y avait répondu d'avance :

« Il est oiseux, et même vicieux, d'étudier l'ordre naturel au delà de ce qu'exige la construction de l'ordre artificiel. *Mais cette prescription fondamentale dirige nos efforts théoriques sans les restreindre véritablement ; puisque notre faible intelligence reste nécessairement au-dessous d'un tel but, même envers les moindres phénomènes.* »

#### « L'IMMENSE SERVICE » DU POSITIVISME.

C'est un ecclésiastique, un des chefs du catholicisme français, le père A.-D. Sertillanges, qui le rappelle dans sa *Revue des jeunes* du 10 avril, en traitant « de la méthode thomiste en psychologie » :

« Issu de Descartes qui faisait consister toute l'essence de l'âme dans la pensée, ce spiritualisme outrancier isolait l'âme du corps,

où il ne voyait qu'une délicate machine. Il se rattachait lointainement à Platon, pour qui l'âme était une sorte d'ange, complet en lui-même et habitant le corps, agissant dans le corps « comme le pilote dans son navire ». Épictète avait été plus loin, et, préluant à une certaine mystique égarée, il avait dit : « L'homme est une âme qui traîne un cadavre ». Titchener se moquait agréablement de cette philosophie en disant que pour elle l'âme est « un animal invisible logé à l'intérieur de l'animal visible ».

« On ne pouvait prendre une attitude plus propre à provoquer les protestations d'une science un peu avancée. Taine, dans *Les philosophes contemporains*, en faisait ses gorges chaudes; Auguste Comte en étayait sa théorie des trois états...

« ... Il est intéressant à cet égard de noter la conclusion à laquelle aboutit Wundt dans ses *Principes de psychologie physiologique*. « Les résultats de mes travaux, dit le fondateur du laboratoire de Leipzig, ne cadrent ni avec l'hypothèse matérialiste, ni avec le dualisme platonicien ou cartésien : seul l'animisme aristotélicien, qui rattache la psychologie à la biologie, se dégage comme conclusion métaphysique plausible de la psychologie expérimentale. »

« La contrepartie toute naturelle de cette confession, c'est que le thomiste aristotélicien déclare à son tour : L'exigence naturelle de ma philosophie, ce n'est pas une psychologie uniquement abstraite, rationnelle et souvent verbale, c'est une étude approfondie des conditions empiriques de la pensée, de la sensation, du vouloir, au moyen de toutes les ressources de la science; c'est la psychologie expérimentale.

« Avouons, en finissant, que la réaction positiviste, si elle est incorrecte en philosophie (?), aura rendu à la philosophie elle-même et au savoir en général un immense service. Ce qu'elle fournit manquait à tel point qu'on peut comprendre et absoudre un peu, tout en le désavouant, un exclusivisme en soi regrettable (?). A regarder de haut, peut être une réaction violente était nécessaire. Il faut prendre notre parti des conditions ordinaires et presque fatales du progrès. Le méridien n'est jamais tracé qu'au moyen des lignes aberrantes d'une triangulation complexe. On va à droite, à gauche, on monte ou l'on descend comme par bonds, et tandis que les hommes se trompent en tous sens, l'humanité marche, la Providence utilise tout et la vérité se dévoile. »

#### DEVANT LE MONUMENT D'AUGUSTE COMTE.

Sous ce titre, une intéressante revue littéraire d'Aix-en-Provence, *le Feu*, qui a souvent manifesté sa sympathie pour

le positivisme, publie un curieux article de M. J.-L. Gaston Pastre :

« *Réorganiser sans Dieu, ni roi, par le culte de l'Humanité.*

« Auguste COMTE.

« Sur les hauts plateaux de la Bolivie, dans ces provinces glacées, désolées et grandioses, où les lamas broutent une herbe rare et courte, vivent un certain nombre de positivistes. De temps à autre quelques-uns parmi eux se groupent et, nouveaux pèlerins, ces pieux disciples se mettent en marche pour aller visiter le berceau de leur Dieu. A dos de mule d'abord, par des chemins de fer à voie étroite ensuite, ils parviennent jusqu'au rivage du Pacifique, s'embarquent sur des navires aux flancs creux et voguent jusqu'à la mer dont Homère a chanté les flots couleur de lie de vin. D'étape en étape, les voici à Montpellier. Ils s'enquièreent de la maison qui vit naître Auguste Comte. A leur profonde stupéfaction, rares sont ceux de nos compatriotes qui peuvent la leur indiquer. Plus aisément on les conduit jusqu'au jardin de l'Esplanade où ils peuvent contempler un monument qui veut être imposant et qui n'est que prétentieux. Une Pallas famélique mal armée pour la paix, mal armée pour la guerre (telle qu'elle dut hanter les songes du maître), guide et encourage un ouvrier bien musclé, à face de travailleur conscient, dont l'aspect évoque à merveille le fainéant robuste cher à notre démocratie. Une femme à la chevelure abondante, qui n'est point Clotilde de Vaux, mais la statue réclame de quelque coiffeur, montre avec complaisance des jambes noueuses et sans grâce, elle presse sur une poitrine plus opulente qu'harmonieuse deux nourrissons qui n'en peuvent mais. Au-dessus du groupe allégorique, Comte dresse sa face blême et rêveuse ; son crâne à demi dénudé supporte avec stoïcisme le soleil de l'été et la pluie de l'hiver. On dirait que le philosophe songe à sa propre vie de pauvre homme et assiste impuissant au naufrage du positivisme. »

Ce dernier trait est pour l'effet littéraire. L'auteur lui-même le contredit. Par ce qui précède, et encore plus par ceci qui suit :

« ... En somme, une bonne partie de la sociologie contemporaine est née de Comte et, qu'on le veuille ou non, sa psychologie scientifique procède de lui. M. Lévy-Bruhl a noté, avec juste raison, qu'après une étude impartiale on pouvait conclure sans témérité que la philosophie positive exprime quelques-unes des tendances les plus caractéristiques de notre siècle.

« Mais il y a autre chose. Le mérite de Comte, son principal

mérite aux yeux de la postérité, sera d'avoir su faire penser. Émile Faguet l'avait fort bien montré dans un article célèbre de la *Revue des Deux-Mondes*. Auguste Comte est un semeur d'idées, une sorte d'excitateur intellectuel. Là, mais là seulement, il a une activité toute puissante ; à ce point que dans ce domaine spécial de l'imagination et de la pensée pure, on peut, sans craindre de le ridiculiser (?) par un semblable voisinage, le comparer à Descartes.

« Tout compte fait, le pèlerinage de nos amis Sud-Américains a bien sa raison d'être. »

#### UNIVERSITÉ, UNITÉ, UNION.

Définir le mot « université », c'est l'opposer aux tendances universitaires officielles. Car le temporel ne saurait être universel.

Dans la *Revue des Jeunes* du 10 mai, M. Georges Goyau écrit :

« J'aime ces mots par lesquels, en l'automne de 1919, M. le Président Poincaré inaugurerait à Strasbourg la vie universitaire nouvelle. « Toute université, disait-il, est une école universelle, « en ce sens qu'elle est ouverte à toutes les sciences et a pour mission de chercher à en pénétrer l'unité fondamentale. » Pénétrer l'unité fondamentale, n'était-ce pas le programme même qu'avait développé, peu de temps avant la guerre, dans un discours académique qui fit grand bruit, Son Éminence le cardinal Mercier ? Cette aspiration vers l'unité du savoir scientifique aurait été saluée par un saint Thomas d'Aquin, non moins que par un Auguste Comte, comme un magnifique idéal de culture. »

Il est vrai que M. Georges Goyau, qui est un catholique militant, ajoute :

« Mais qu'une synthèse intellectuelle pût être complète et durable sans le concours de la théologie catholique, c'est ce que saint Thomas eût formellement refusé d'admettre : et notre Sorbonne telle qu'elle fonctionne depuis 1885 — date où fut supprimée la Faculté de théologie — lui aurait fait l'effet d'une université mutilée, j'allais dire : décapitée. »

Entendons que la culture de l'esprit ne doit pas être séparée de la culture du caractère, qui est l'office de l'éducation, ni de la culture du sentiment, qui est l'office de la religion. Mais M. G. Goyau oublie que, la philosophie positive ayant coordonné les connaissances en les unifiant

dans leurs méthodes et leurs fins, il s'élabore depuis une éducation positive qui assure la convergence des actes et il se propage une religion positive qui réalise l'union des cœurs plus sûrement, plus complètement que n'a jamais pu le faire aucun théologisme, même aux temps du plein épanouissement de l'absolu divin.

#### POUR LA RÉFORME DU CALENDRIER.

L'Assemblée générale de l'Union astronomique internationale qui vient de se tenir à Rome a eu à examiner trois projets de réforme du calendrier. Nous traduisons une note du *New-York Herald* qui les concerne :

« Le but de ces trois projets est d'abolir ou de réduire les inconvénients et les erreurs du système grégorien, qui est lui-même une réforme du système élaboré sous Jules César. Ces projets peuvent être désignés comme étant l'un américain, l'autre français, l'autre suisse.

« Le premier a été déjà présenté au Congrès sous la forme d'un bill (projet de loi) pour le vote duquel on attendrait naturellement la décision de la conférence de Rome.

« Ce projet, semblable à celui qu'a imaginé au siècle dernier Auguste Comte, le philosophe positiviste, admet une année de 13 mois, de quatre semaines et de 28 jours chacun, en intercalant un jour de plus, pour l'ajouter au nombre 364, entre l'année qui finit et l'année qui commence ; ce jour serait considéré comme n'appartenant à aucun mois et à aucune semaine. Ce serait le « jour du nouvel an ».

« Dans les années bissextiles, pour faire le nombre de 366 jours, un autre jour serait ajouté entre le mois de juin et celui de juillet, pareillement n'appartenant à aucun mois et à aucune semaine, et qu'on nommerait « jour supplémentaire ». Le nouveau mois, qu'on appellerait probablement « printemps », parce que pendant son cours tomberait l'équinoxe du printemps, se placerait entre février et mars.

« Les avantages de ce système sont trop évidents pour qu'on y ajoute une explication détaillée. Les jours du mois et ceux de la semaine correspondraient toujours exactement, et il n'y aurait pas besoin, jusqu'à la fin des siècles, d'aucun changement dans le calendrier.

« Les deux autres systèmes que l'on propose sont compliqués et ne réussissent pas à éliminer complètement les imperfections du

ystème actuel. Tous deux conservent les douze mois, et la durée de 30 jours pour les uns et de 31 pour les autres. Le projet suisse est le plus simple des deux. »

Deux objections faites au calendrier américain semblent avoir de l'importance pour beaucoup de personnes. L'une est que le nombre 13 porte malheur, et l'autre que l'addition d'un 13<sup>e</sup> mois comporte une treizième fin de mois de plus pour les comptables des banques et des affaires commerciales, avec une augmentation de dépenses correspondante. Mais, d'un autre côté, il y a un avantage au profit des intérêts et des salaires dans le calcul des périodes de temps et dans l'échéance des obligations à date fixe. De plus on pense qu'une grosse économie d'argent résulterait de la suppression de la nécessité, au commencement ou à la fin de chaque année, de se munir d'un nouvel almanach.

---

**I**L est oiseux, et même vicieux, d'étudier l'ordre naturel au delà de ce qu'exige la construction de l'ordre artificiel. Mais cette prescription fondamentale dirige nos efforts théoriques sans les restreindre véritablement; puisque notre faible intelligence reste nécessairement au-dessous d'un tel but, même envers les moindres phénomènes.

*Auguste Comte*

## CONTROVERSE ET DISPUTES

---

### PSYCHISME EXCESSIF.

D'une « Étude sur l'évolution du psychisme », par M. J. Montbray, parue dans *la Revue contemporaine* de Mars, cette perle :

« Il n'y a pas à le nier, vers 1850 (1), la science, toute matérialiste, par ses tendances, ses méthodes, son idéal, s'efforçait avec Auguste Comte, Littré, Taine, Spencer, Haeckel, de faire rentrer la biologie dans la chimie, la chimie dans la physique, la physique dans la mécanique elle-même, n'étant plus que la froide algèbre, régnait irrésistiblement sur de mornes tourbillons d'atomes. »

Évidemment, quand on cause avec les morts par l'intermédiaire des guéridons, on n'a pas besoin d'étudier l'œuvre de Comte pour en juger ; mais encore faudrait-il ne pas lui attribuer exactement le contraire de ce qu'elle enseigne.

On peut être bossu, bancal, hydrocéphale, on peut même être « psychiste ». Ce sont là de fatales infortunes. Mais il n'est pas permis de mentir avec une telle effronterie.

Si M. Montbray avait parcouru seulement un volume quelconque de Comte, il y aurait trouvé des passages comme ceux-ci, par exemple :

« ... L'aberration scientifique à laquelle l'instinct public applique sans injustice la qualification de *matérialisme*, parce qu'elle tend, en effet, à dégrader toujours les plus nobles spéculations en les assimilant aux plus grossières... »

« Un vrai philosophe reconnaît autant le matérialisme dans la tendance du vulgaire des mathématiciens actuels à absorber la géométrie ou la mécanique par le calcul, que dans l'usurpation plus prononcée de la physique par l'ensemble de la mathématique, ou de la chimie par la physique, surtout de la biologie par la chimie, et enfin dans la disposition constante des plus éminents

(1) « Vers 1850 », Haeckel, qui ne fut d'ailleurs qu'un matérialiste, avait 16 et Taine 22 ans. Au surplus, Spencer né en 1820, ne publia son premier ouvrage qu'en 1855. (N. D. L. R.)

biologistes à concevoir la science sociale comme un simple corollaire ou appendice de la leur ».

#### DES THÈMES ÉTERNELS.

Dans une étude « sur quelques orientations modernes de la science du droit ». M. Georges Renard, professeur à la Faculté de droit de Nancy, critique l'effort doctrinal de M. Léon Duguit pour fonder le droit positif. La pensée de M. Léon Duguit est vigoureuse; mais nous croyons que le droit ne peut être émancipé du théologisme et de la métaphysique. Les conceptions de MM. Maurice Hauriou et Georges Renard, pour confuses qu'elles soient, représentent plus exactement l'esprit du droit, que le positivisme ruine nécessairement, par la seule affirmation de son principe relatif et sociocratique. Le vrai « droit » positif, c'est la coutume.

Nous n'avons donc pas à intervenir dans cette dispute scolastique. Nous voulons citer seulement de M. G. Renard, article paru dans la *Revue des jeunes* du 25 avril, cette singulière assertion :

« L'humanité, avait dit Auguste Comte, est passée de l'état théologique à l'état métaphysique et de celui-ci à l'état positif. Or, *voici que la science positive s'insurge* contre l'interdiction qu'on lui a faite de rechercher le pourquoi dernier des choses. Elle aspire à la liberté totale de ses investigations. Elle se souvient qu'une autre atmosphère baigne les murs de la prison où on l'a consignée. D'un frémissement, elle brise ses entraves; et elle se retrouve en face des thèmes éternels. »

Bavardages éternels, en effet, parce que sur des questions éternellement insolubles.

Mais que dire de cette « science positive » qui « s'insurge ». Le caractère positif de toute action, de toute recherche, de toute pensée, au contraire, est de se subordonner aux faits, de se sensibiliser à l'expérience, de se soumettre aux lois naturelles, de *laisser surgir* pour développer, améliorer. La soumission, a dit notre grand Comte, au mental comme au social et au moral, « est la base du perfectionnement ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

- P. GRIMANELLI. — *L'idéologie démocratique et la politique positive*, in-8, 69 p., 1 fr. 50, *Revue positiviste*.  
ACHILLE DELMAS et MARCEL BOLL. — *La personnalité humaine. Son analyse*, in-18, 7 fr. 50, Flammarion.  
LUIS LAGARRIGUE. — *Liga de las naciones y paz perpetual*, in-18, 24 p. Santiago.

### II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- G. ASSAN. — *La question du contrôle ouvrier*, in-8°, 181 p. M. Giard.  
A. ARNAUNÉ. — *La monnaie, le crédit et le change*, t. I, in-8°, 15 francs. Alcan.  
MARCEL BARRIÈRE. — *Essai sur le donjuanisme contemporain*, in-16, 250 p., 7 fr. 50, *Le Monde nouveau*.  
MENTOR BOUNIATIAN. — *Les crises économiques*, in-8°, 405 p., 25 francs. M. Giard.  
RENÉ BERTHELOT. — *Un romantisme utilitaire*, t. III. Le pragmatisme religieux chez W. James et chez les catholiques modernistes, in-8°, 430 p., 20 francs. Alcan.  
F. BRUNOT. — *La pensée et la langue*, in-8°, 656 p., 50 francs. Masson.  
RENAUD DE BRIEY. — *Le Rhin et le problème d'Occident*, in-16, 7 fr. 50. Plon.  
BOSSUET. — *Œuvres choisies*, par J. Calvet, in-16, 739 p., Hatier.  
ELIE COHEN. — *La question juive devant le droit international public*, 310 p., 12 fr. *La Vie universitaire*.  
G. COQUELLE. — *Le Chef dans l'usine, dans la Cité*, in-16, 7 francs. Nouvelle librairie nationale.  
GÉNÉRAL CHAPEL. — *Éther, électricité, relativisme*, in-8°, 40 p. 2 fr. 50. Gauthier.  
FÉLIX CAMBERT. — *La religion et l'avenir*, in-16, 92 p. 3 fr, Édouard-Joseph.  
PAUL CASSOUTTE. — *A. B. C. d'économie politique*, in-16 cartonné, 5 fr., Delagrave.  
G. DAVY. — *La foi jurée*, Étude sociologique du problème du contrat, in-8°, 17 fr. 50. Alcan.  
LÉON DAUDET. — *Le stupide XIX<sup>e</sup> siècle*, in-8°, 25 fr., Nouvelle librairie nationale.  
E. DUPRÉEL. — *La légende socratique et les sources de Platon*, in-8°, 452 p., 30 fr., R. Sand, Bruxelles.

- L. G. DU PASQUIER. — *Le principe de la relativité et les théories d'Einstein*, in-16, 530 p., 20 fr., G. Doin.
- G. DAVY. — *Le droit, l'idéalisme, l'expérience*, in-16, 7 fr., Alcan.
- H. DELACROIX. — *La religion et la foi*, in-8°, 25 fr., Alcan.
- DELEMER. — *L'organisation du travail intellectuel*, broch. in-16, Bossard.
- EMILE DOUMERGUE. — *Voici pourquoi l'Allemagne doit payer*, I., 15 fr., *Foi et vie*.
- JEAN EPSTEIN. — *La lyrosophie*, in-8°, 230 p. 6 fr., *La Sirène*.
- ENSLÉN ET ANGO. — *L'organisation du travail*, Taylorisme, in-8°, 60 p. 3 fr., Chiron.
- E. ESCLANGON. — *Preuves astronomiques de la relativité*, in-8°, 28 p. 2 fr., Gauthier-Villars.
- A. FABRE-LUCE. — *La crise des alliances*, in-16, 7 fr. 50, B. Grasset.
- FRANÇOIS PONCET. — *La France et les huit heures*, in-16, 272 p., 7 fr. Marcel Rivière.
- JULES GALL. — *Des faits à l'idée*, in-16, 5 fr., F. Nathan.
- M. GRANET. — *La religion des Chinois*, Gauthier-Villars.
- CH. GUIGNEBERT. — *Le problème religieux dans la France d'aujourd'hui*, in-16, 6 fr., Garnier.
- GEORGES GIRARD. — *Le service militaire en France à la fin du règne de Louis XIV*, in-8°, 357 p., 20 fr., Plon.
- A. GAZIER. — *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 2 vol., in-8°, Champion.
- VICTOR GIRAUD. — *Les maîtres de l'heure*, Maurice Barrès, in-8°, 6 fr., Hachette.
- GEORGES GOYAU. — *Bismarck et l'Église*, 2 vol., in-16, Perrin.
- GEORGES GOYAU. — *Papauté et chrétienté sous Benoit XV*, in-16, 7 fr., Perrin.
- CHARLES HEYRAND. — *Vouloir vivre*, in-8°, 741 p., 12 fr. Perrin.
- ALBERT HOUTIN. — *Le père Hyacinthe, réformateur catholique*, 1869-1893, in-12, 370 p., 8 fr., Nourry.
- EMILE HAUMENT. — *Le problème de l'unité russe*, in-16, 4 fr. 50, Bossard.
- JACQUES HODÉ. — *Les précurseurs de la Société des nations*, 12 fr. *Vie universitaire*.
- KRONPRINZ. — *Mémoires*, in-8°, 10 fr., Payot.
- CH. LALO. — *Aristote*, in-18, 2 fr. 50, Mellotée.

### III. — Périodiques.

#### ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- La Revue philosophique*, mai. — LÉON BRUNSCHVICG : Le renouvellement des conceptions atomistiques, p. 345.
- Bulletin the positivist League*, Saint-Paul 134, n° 2. — MC QUILKIN DE GRANGE : Auguste Comte and the theory of evolution.

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

*La philosophie officielle et la philosophie*, par JULES DE GAULTIER, in-16, 171 p., 7 fr., Alcan, éd.

Critique subtil, penseur ingénieux, esprit pénétrant, M. Jules de Gaultier, qui dans un livre précédent traitait du *Génie de Flaubert*, est le père du « bovarysme » dont il donne cet aperçu, dans sa préface :

« L'idéalisme, la doctrine de la pensée est un monisme au même titre que le matérialisme. Il implique la même cohérence. Enfin il prend à son compte tout le travail scientifique accompli sur l'hypothèse de la matière. C'est cette doctrine de l'Idéalisme pur que, sous le jour de la notion du Bovarysme, j'ai opposé au rationalisme spiritualiste de l'école : *Une existence ne peut être conçue qui n'ait conscience d'elle-même*. Si la proposition maîtresse de l'idéalisme peut être formulée en ces termes, la maxime du Bovarysme s'inscrit comme son strict corollaire en cette énonciation : *L'existence conditionnée par la connaissance d'elle-même, tirant d'elle-même l'objet et le sujet de cette connaissance, se conçoit nécessairement autre qu'elle n'est, dans l'indéfini et dans l'inadéquat de la relation*. Cette maxime montre sa parenté avec l'aphorisme d'Auguste Comte : *Tout est relatif et cela seul est absolu*. En même temps elle fait apparaître parmi les cadres de l'Idéalisme et comme une de ses conséquences la doctrine de la souveraineté de l'expérience considérée comme la source unique de notre connaissance. »

C'est ainsi qu'il en vient à nous proposer « une nouvelle optique que la maturité de l'Instinct de connaissance permet de nos jours de réaliser : l'optique positiviste consacrant, selon le vœu d'Auguste Comte, la substitution de l'esprit positif à l'esprit métaphysique. Il aboutit enfin à cette conséquence où il semble que la forme de l'esprit positif s'oppose le mieux à celle de l'esprit théologique, à savoir que toute connaissance est nécessairement inadéquate à son objet, en sorte que l'*adæquatio rei et intellectus* tenue par l'ancienne philosophie pour le but de sa recherche, loin de marquer la perfection d'un état de connaissance, en décèlerait la nature chimérique, en sorte que le caractère inadéquat de la connaissance scientifique confessé par l'esprit critique des savants et des meilleurs philosophes de notre temps proclame la valeur de la

connaissance scientifique et atteste qu'elle est ce qu'elle peut et doit être. Cet avènement d'une philosophie de la relation, d'une philosophie positive, l'activité de la pensée spéculative, littéraire et scientifique l'a préparée depuis bientôt un siècle. L'heure n'est-elle pas venue d'en faire une réalité ? » On le voit, encore qu'il semble se rapprocher de plus en plus du lucide relativisme subjectif d'Auguste Comte, M. Jules de Gaultier n'est pas complètement dégagé de l'absolutisme individualiste de Nietzsche et des influences du réalisme scolastique. Son « empirisme métaphysique » n'est encore que de la métaphysique. L'antagonisme qu'il institue entre ces deux entités « l'Instinct vital et l'Instinct de connaissance », c'est encore du confus nietzschéisme.

En proclamant que l'expérience est la source de la connaissance, il ne retient pas assez ce fait, d'expérience pourtant et qui domine tout le procès humain, de la solidarité objective dans l'espace et de la continuité subjective dans le temps, d'où la nécessité de s'unir et de s'unifier.

Ce qu'il y a de positif dans l'instinct vital se confond avec ce qu'il y a de positif dans l'instinct de connaissance par cette formule comtiste : « Connais-toi pour t'améliorer. » Car ce qui n'a pas de base objective ni de but subjectif n'a pas de réalité non plus que d'utilité, et donc n'est pas positif.

Néanmoins, par l'analyse, par la critique, cet auteur excelle à découvrir le travesti verbal, le mythe bassement utilitaire. Dans la philosophie officielle, « *ancilla imperii*, servante du pouvoir politique », il dénonce ce rationalisme inconsistant et ce spiritualisme onctueux qui sont les contrefaçons de la raison et la négation de l'esprit. Ici, M. de Gaultier revient au positivisme.

« La dernière démarche de la raison, a dit Pascal, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. » Et c'est accéder à la sage humilité de ne pas forcer la raison. La vraie raison est plus raisonnable que raisonnante. Le positivisme seul enseigne où il faut douter, où il faut assurer, où il faut se soumettre et renoncer. Ce qu'on ne peut connaître, on n'a pas besoin de le connaître. « L'esprit positif tel qu'Auguste Comte l'a conçu se conforme exactement à la maxime de Pascal ». En outre, M. de Gaultier spécifie bien que cette délimitation loin d'être une restriction de l'esprit en est l'approfondissement et le renforcement.

« C'est en me soumettant d'instinct à cette discipline, écrit-il, que j'ai été amené à reconnaître dans cette connaissance limitée et approximative, déduite du principe de raison, toute la connaissance. Or il se trouve que le principe de cette connaissance limitée permet de coordonner l'effort philosophique accompli depuis près

d'un siècle et de distinguer, sous des divergences que d'autres perspectives faisaient apparaître comme irréductibles, son unité fondamentale. »

Conclusion : « Il n'est pas d'autre connaissance possible que celle inadéquate et approximative qui se forme dans la série indéfinie des rapports de l'objet et du sujet. »

Comte a établi inébranlablement ce relativisme fondamental de la connaissance. Par là, il a démontré que toute tentative de synthèse objective est vaine. « Pour compléter les lois, il faut des volontés. » Ce relativisme l'a donc conduit à considérer comme seule possible et aussi seule désirable la synthèse subjective, qui se résume dans la religion de l'humanité. Car, pour l'homme, rien ne se peut concevoir de positif que par rapport à l'humanité. Ayant une base objective toujours démontrable, disposant des méthodes que l'expérience peut toujours modifier, indéfiniment perfectible dans ses fins, la nouvelle foi est définitive.

Voilà pourquoi M. Jules de Gaultier peut constater que la véritable philosophie aboutit « à la consécration du positivisme conçu par Auguste Comte », et aussi pourquoi « M. Louis Weber, par une autre voie, a atteint les mêmes conclusions, signifiées dans le titre même de son ouvrage : *Vers le positivisme absolu par l'idéalisme.* »

Après de telles déclarations, M. de Gaultier doit une adhésion formelle au positivisme de Comte. Il n'y a vraiment aucun obstacle de raison ou de sentiment qui l'en puisse détourner. C'est là qu'il va. C'est là que vont désormais tous les esprits, émancipés de la philosophie officielle (métaphysique) comme du théologisme, qui sont trop robustes pour se complaire dans les divagations dispersives des femmelins littéraires. Le monisme idéaliste est contenu dans la synthèse subjective de Comte. Mais il ne se suffit pas à lui-même.

Nous ajoutons que le positivisme n'est pas une collection de formules sèches, une secte d'automates. C'est une doctrine vivante, qui s'adapte à toute les circonstances, qu'aucun événement ne saurait surprendre. Aussi, pour accomplir la haute mission que l'anarchie morale et mentale lui impose trop tôt, le positivisme a-t-il un pressant besoin de rallier des intelligences hautes et claires comme celle de M. de Gaultier. Dans le grand chaos présent, des disciples insuffisants de cœur et d'esprit rendent notre action plus difficile. La niaiserie et l'incompréhension sont encore plus fâcheuses que le scepticisme ou l'hostilité ouverte.

Au demeurant, le grand problème de la spiritualité à restaurer, c'est la formation d'une élite. Or il n'y a d'élite réelle, effective que celle qui est animée par la foi. Elle ne peut conseiller,

enseigner, diriger — ce qui est proprement son office — que si elle-même a une méthode, une doctrine, une direction.

G. D.

*L'Idéologie démocratique et la politique positive*, par P. GRIMANELLI, in-8°, 69 p., 1 fr. 50, publication de la *Revue positiviste internationale*.

A s'en tenir aux grandes lignes, à l'esprit même, à l'ensemble comme aux détails du *Système de politique positive*, l'idéologie démocratique est léthifère, et la Déclaration des droits de l'homme est la Somme des erreurs sociales dont la civilisation occidentale est menacée de périr.

M. P. Grimanelli ne le veut point. Comment accorde-t-il cela avec son positivisme ? Nous l'avouons, si nous pouvions rester insensible aux terribles événements qu'a suscités cette funeste idéologie démocratique, la dialectique aiguisée et souple de l'auteur ne laisserait point d'ébranler notre solide « comtisme ». L'éminent vice-président de la *Société positiviste internationale* a mis au service d'une cause que les faits ont condamnée irrémisiblement un talent et une érudition qu'une brillante carrière administrative a formés à cette tâche interminable de pallier les maux directs, immédiats de l'anarchie en négligeant les conséquences lointaines et les racines profondes. Cet empirisme d'habitude est moins acceptable encore au théorique qu'au pratique. Et il est infiniment plus dangereux, puisque l'épreuve ne saurait le rectifier, et qu'aux discours on peut toujours opposer des discours.

Si bien composé que soit ce petit livre, si captieux qu'en soient les raisonnements, ceux-là seuls qui n'ont pas pénétré le sens du « relativisme » de Comte s'y peuvent laisser prendre.

En effet, M. Grimanelli base toute son argumentation sur une conception du relativisme qui conduit nécessairement au scepticisme et à l'indifférentisme. Nous n'avons pas besoin de démontrer que la véritable conception positive, celle de Comte, est tout autre. Elle nous garde d'ergoter et de sophistiquer.

Dans le sens que lui donne M. Grimanelli, le relativisme peut servir aussi bien à persuader que l'erreur vaut le vrai, et que le crime égale le bien.

Le relativisme positif est dans la synthèse même, dans l'ensemble, et non dans l'analyse, le détail. Il n'y a des vérités, un bien, une beauté que par rapport à l'humanité. Mais, pour l'homme, en un temps, dans telle conjoncture, il n'y a pas d'erreur qui puisse être aussi vérité, ni de mal qui puisse être bien, et de laideur qui soit beauté. La principale vertu de la synthèse

subjective et donc du relativisme positif, c'est précisément de nous assurer dans nos connaissances nos opinions, notre foi, notre idéal. C'est la recherche oiseuse de la vérité en soi, objective, qui conduit au pyrrhonisme.

La métaphysique révolutionnaire est essentiellement d'absolutisme. Au nom de son principe même, qui est le seul absolu, le relativisme positif n'en saurait rien accepter. Les compromis que nous propose M. Grimanelli ne sont réalisés dans l'administration et le gouvernement des États irresponsables qu'au prix de souffrances et de sang que l'humanité ne peut plus payer.

L'idée que notre distingué confrère se fait de la continuité est aussi vague. Pour lui, la Révolution ayant été, la France doit être définitivement révolutionnaire. Or, Comte n'entend pas d'une façon aussi simple, aussi étroite, aussi absolue la continuité. La Révolution, pour lui, ce n'est pas un régime, c'est une crise, — la Grande Crise. L'idéologie démocratique n'institue point une tradition, c'est, au contraire, essentiellement, une rupture calamiteuse de la continuité. Avec la netteté habituelle que donne le vrai sens du relatif humain, Comte a dit : « On ne saurait terminer la révolution avec les doctrines qui l'ont commencée. Ce qui servait alors à détruire ne peut aujourd'hui servir à construire. »

M. Grimanelli, croyons-nous, reconnaîtrait volontiers que le positivisme n'est pas l'expression exacte et totale de la pensée de son fondateur. Il n'était donc pas nécessaire de solliciter les textes de Comte pour nous démontrer que notre Maître n'a pas condamné tous les dogmes délétères de la démocratie et toutes les nuées de la métaphysique négative : libre examen, droit de l'individu, égocentrisme, égalitarisme, suffrage universel, système électif et délibérant, etc. Cela semble une gageure pour qui a lu le *Système de politique positive*, le *Catéchisme positiviste*, l'*Appel aux conservateurs*.

A la fin de sa « statique sociale », Comte a écrit :

« Quiconque adoptera la conception établie dans ce volume sur la structure et l'existence de l'organisme collectif, reconnaîtra bientôt que l'anarchie moderne constitue seulement le dernier degré d'une immense perturbation. Sa véritable origine remonte, en effet, jusqu'à la première dissolution des théocraties antiques, seuls types complets que l'ordre social admit jusqu'ici. On voit surgir alors le principe, *toujours et partout révolutionnaire, de l'élection des supérieurs par les inférieurs*, qui, graduellement développé pendant trente siècles, menace aujourd'hui de renverser la société politique. Il n'avait d'abord d'autre destination que de modifier le régime des castes, devenu profondément oppressif. Mais, comme il ne remplaçait l'ancien système de transmission par

aucun autre, son influence ne pouvait être que dissolvante et finalement subversive. *Le positivisme doit seul terminer cette longue maladie sociale*, en substituant l'hérédité sociocratique à l'hérédité théocratique, sans rompre jamais la continuité humaine. »

Il a fait aussi cette décisive déclaration : « *Depuis plus de trente ans que je tiens la plume philosophique, j'ai toujours représenté la souveraineté du peuple comme une mystification oppressive, et l'égalité un ignoble mensonge.* »

L'ouvrage de M. Grimanelli soulèverait bien d'autres objections de détails. Cela marque sa qualité de faire penser plus encore que toutes les approbations que nous aurions à donner et tous les éloges que nous pourrions faire. Nous tenons du moins à dire que nos critiques de principes, pour vives qu'elles paraissent, ne diminuent en rien la respectueuse sympathie positiviste que nous ressentons pour son auteur.

Entre positivistes, nous devons nous tenir au point de vue de la doctrine qui nous guide. Nous adressant au grand public, nous eussions extrait de ce petit livre la moelle positiviste, tout ce qui est susceptible de réagir contre les désordres croissants de l'esprit, du cœur et de la volonté. Car ce qui importe, par des voies diverses mais convergentes, à des étapes différentes mais dans la même ligne, c'est la marche continue vers le même but : la régénération des opinions et des mœurs, l'organisation du dévouement social par la constitution organique de la religion de l'humanité.

G. D.

*Les premiers pas pratiqués dans la sélection des enfants en une grande école urbaine*, par le Dr et Mme Badanes (en langue anglaise).

Cette brochure exprime la conviction croissante chez les éducateurs, qu'il faut ajouter aux épreuves intellectuelles, ordinairement employées pour déterminer l'intelligence d'un enfant, l'observation systématique de son caractère et de ses dispositions.

Le Dr Badanes publie une introduction, et M<sup>me</sup> Badanes un chapitre contenant une carte explicative qui condense sous une forme commode les dernières conclusions de la pédagogie européenne sur le sujet, et permet à un maître intelligent d'avoir un schéma, basé sur l'observation de la vie morale de l'enfant. On peut obtenir la brochure et la carte en langue anglaise, sur demande adressée à M. Paul Badanes, Public School, 84, Glenmore avenue, et Watkins Street, Brooklyn. N. Y. U. S. A.

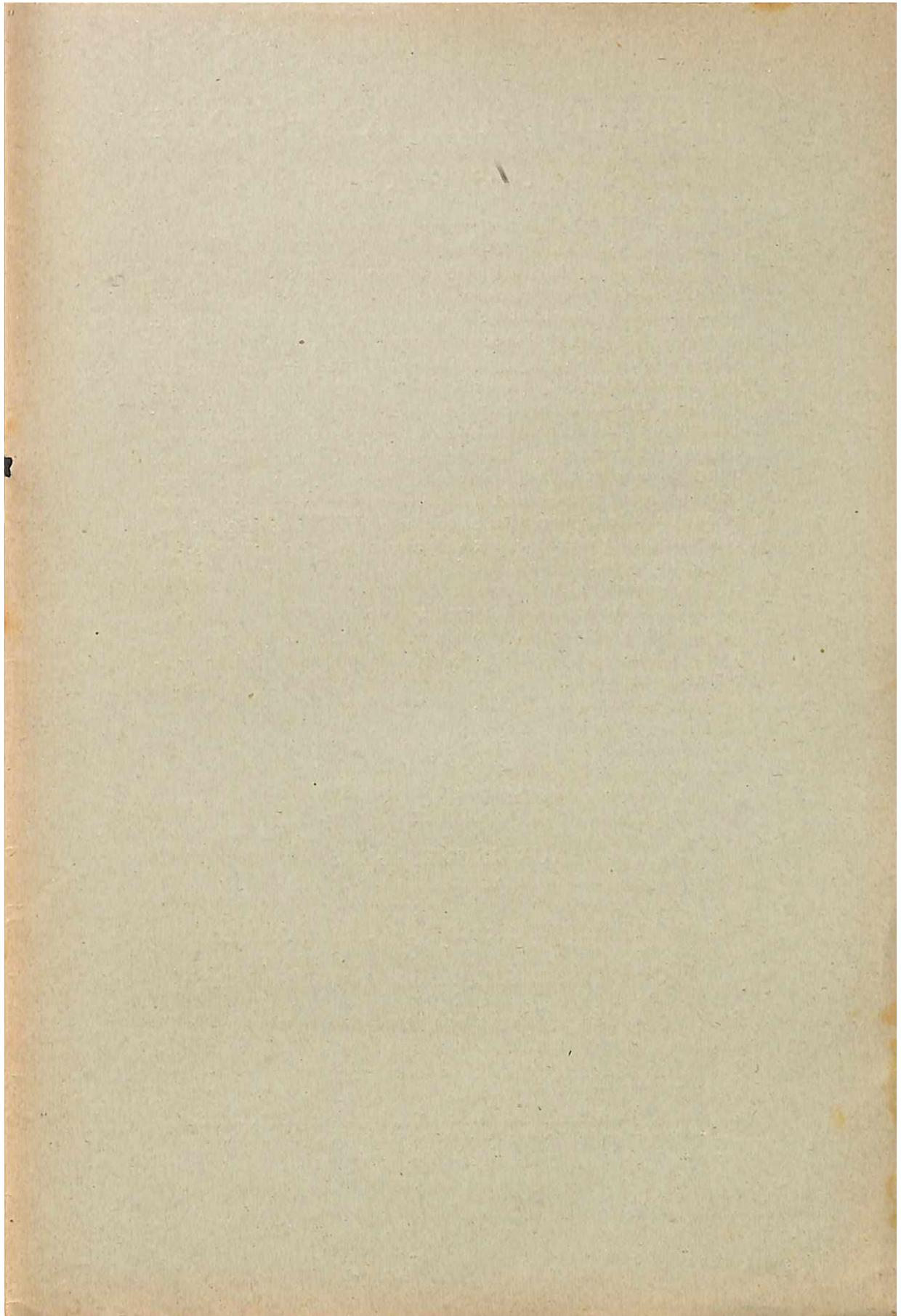
J. P.

---

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

---

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.



# LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

AUGUSTE-COMTE

---

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

---

GEORGES DEHERME

---

AUX JEUNES GENS

---

Un Maître : Auguste Comte  
Une Direction : Le Positivisme

Un volume in-16, de 160 pages..... 5 fr.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)